L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Journal 75 rue de la Bourse

NOUVELLE-ORLEANS

MERCREDI MATIN, 3 JUIN.

FEUILLETON.

LES INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE AIMARD.

SECONDE PARTIE.

PASSE-PARTOUT.

XXVII

EN CALIFORNIE.

Profitons de cette faculté dont les romanciers seuls ont le privilège.

Franchissons d'un bond non-seulement l'Atlantique, mais encore l'Isthme de Panama, et arrêtons-nous sur la rive occidentale de l'Océan Pacifique, dans cette baie sans égale parmi toutes celles connues jusqu'à présent, dans la baie de San-Francisco.

Disons d'abord ce que c'était que San Francisco, à l'époque où nous reprenons notre histoire.

Et cela, pleurez mois après les derniers évènements que nous avons racontés, vers le milieu de 184....

Inutile de décrire le port de San-Francisco.

Chacun le sait :

Aujourd hui c'est le port le plus sûr, et peut-être le plus vaste de l'univers.

Il pourrait contenir toutes les flottes du globe.

A l'époque dont nous parlons, le pueblo de San-Francisco, car, en réalité, ce n'était pas une ville, mais bien un simple village, le pueblo de San Francisco s'élevait en face de la baie, à six milles de l'Océan.

Les maisons, mesurées construites en bois pour la plupart, étaient loin de passer pour confortables.

Quelques-unes seulement possédaient un foyer ou une cheminée, les habitants ne faisant du feu que pour cuire leurs aliments.

La population variait entre mille et douze cents âmes, selon la saison.

Elle se composait généralement d'étrangers.

A peine y trouvait-on sept ou huit familles originaires du pays.

Au fond de la baie de los Carquines se trouvent trois bouches de rivière, auxquelles les habitants donnaient le nom des Trois-Fourches.

Elles sont formées :

En face et au nord, par le rio San Joaquin ;

A gauche et au nord-ouest, par le rio de Jésus Maria.

On croyait alors le rio de Jésus-Maria un cours d'eau d'origine distincte, mais des explorations postérieures l'ont fait reconnaître pour une des bras du Sacramento.

Le Sacramento lui-même se bifurque sept lieues avant son embouchure, et donne naissance à la grande île qui porte son nom.

Cette île, basse, couverte de joncs et de roseaux, est presque complétement inondée dans la saison des pluies.

Quelques grands arbres surgissent seuls, et forment un bosquet à l'extrémité sud de l'île.

C'est à ce lieu qu'on avait donné le nom de *Rendez-vous des chasseurs*.

Car, alors, l'île était peuplée de cerfs, de daims et de castors.

Par contre, on y rencontrait aussi parfois des hôtes moins utiles et plus dangereux, des serpents à sonnettes.

Les Indiens y venaient dans leurs bateaux, espèces de radeaux en jonc, pour y chasser les loutres d'eau douce.

On sont aujourd hui les cerfs, les daims, les castors, les loutres, les serpents, les Indiens chasseurs, et même les arbres du rendez-vous de chasse !

Tout a disparu.

L'île seule reste, métamorphosée, mécommissable.

C'est dans l'angle compris entre le Sacramento et la Fourche, qu'était située la Nouvelle-Helvétie, du capitaine Sutter, dont le nom ignoré alors a eu plus tard un si grand retentissement.

La croissance de l'Etat de Californie, qui fait aujourd'hui partie des Etats-Unis, a été si rapide, son développement si prodigieux, qu'on nous saura gré, nous l'espérons, de donner ici la biographie de l'homme choisi par la Providence pour opérer en quelques mois à peine cette merveilleuse transformation.

Grâce à lui, une contrée presque déserte est devenue l'un des centres les plus commerçants, les plus peuplés et les plus policés du Nouveau-Monde.

Cette biographie date de plus de vingt ans déjà est extraite du voyage dans l'Oregon de M. Duflot de Mofras.

Ce voyageur, en l'écrivant, ne se doutait certes pas de la célébrité qui, quinze années plus tard, attendait l'homme dont il se faisait si bénévolement l'historien.

Le capitaine Sutter, né en Suisse, servit douze ans dans la *garde* royale. Après 1830, il se rendit aux Etats Unis.

Là, il exploita pendant quelques années une ferme sur les bords du Missouri.

En 1836, il se joignit à une caravane d'Américains qui se dirigeait par terre vers le Rio-Colombia.

M. Sutter emmena trois Allemands avec lui.

Après avoir traversé les montagnes Rocheuses, il arriva au fort Vancouver, chef-lieu des établissements de la baie d'Hudson.

De là, il se rendit aux îles Sandwich et fit quelques opérations à Nouvelle-Archangel, capitale des colonies russes.

Il arriva enfin en Californie dans le courant de l'année 1839.

Le gouverneur Alvarado, alors à Monterey, accorda à M. Sutter une concession gratuite de onze *mizes* ou parcs de grand bétail, c'est-à-dire de onze lieues carrées à prendre dans le lieu qui lui paraîtrait le plus convenable.

Afin de ne pas avoir de voisins, M. Sutter choisit son terrain sur la rive gauche du Rio-Sacramento, entre la rivière *Sans Nom* et la *Fourche de la Biche*.

La *fourche américaine* coule entre ces deux rivières et arrose les prairies.

La Nouvelle Helvétie, nom que M. Sutter donnait à son établissement, était située à deux milles à l'est du fleuve et à un mille au sud de la Fourche américaine.

Dès l'espace compris entre le débarcadère et les batiments se trouvait une belle prairie ombragée de grands chênes.

Le fort de la Nouvelle Helvétie s'adossait au nord, à un petit ruisseau dont les bords escarpés concouraient à sa défense.

L'enceinte en était formée par un mur de cinq pieds d'épaisseur, construit en *adobes*, et soutenu par d'énormes pièces de bois.

Chaque face du quadrilatère présentait un développement de cent mètres.

Les angles, flanqués de bastions, avaient deux étages.

Les quatre pans étaient percés d'embrasures.

Une galerie extérieure couronnait toute la muraille.

L'armement du fort se composait de seize canons montés et tournoyés en fer de divers calibres, achetés à bord de différents navires, et de deux excellentes pièces de campagne en bronze, avec caissons, que les Russes cédèrent au capitaine.

Ce dernier possédait en outre assez de fusils et de rifles pour armer quatre-vingts hommes, sans compter les pistolets, armes blanches, etc. etc.

Il ne faut pas croire que l'établissement se fit précipitamment.

Les Indiens avaient, à plusieurs reprises, essayé de déloger les blancs et d'assassiner leur chef.

Ce ne fut qu'à la suite de sanglants combats qu'ils finirent par admettre la supériorité des hôtes moins utiles et plus dangereux, des serpents à sonnettes.

Les Indiens y venaient dans leurs balsas